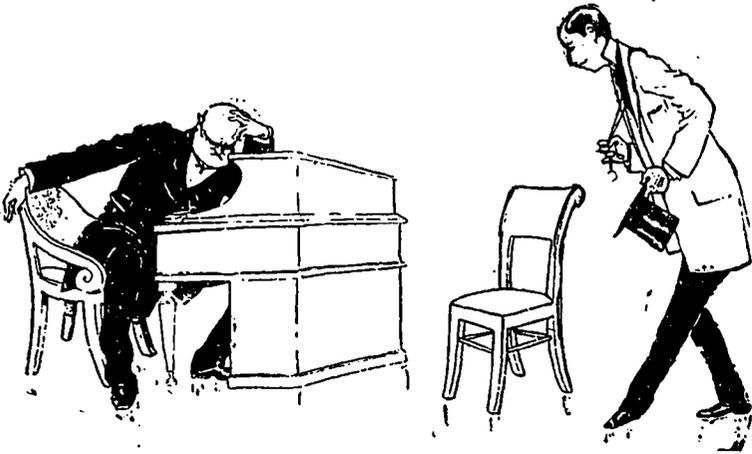
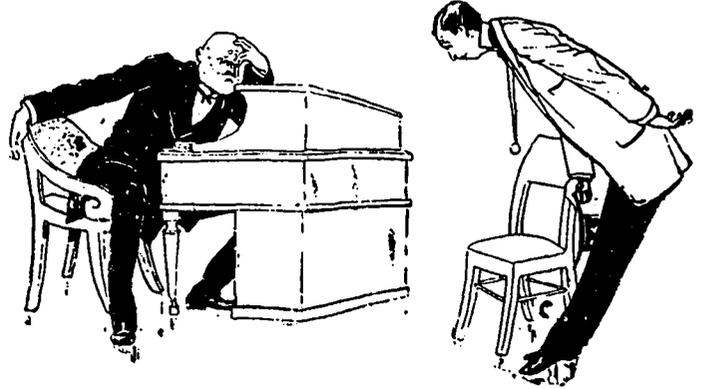


CES TYRANS DE "REPORTERS"



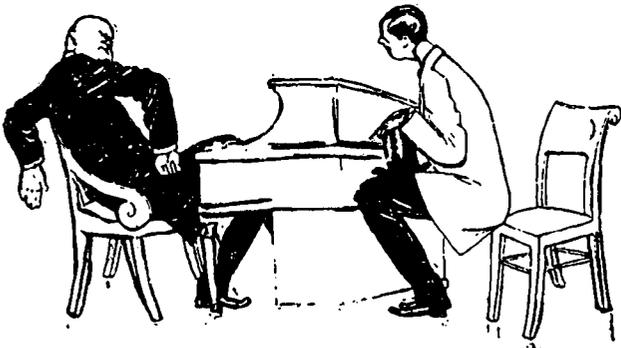
I

L'hon. M. Poussfort Alaroue (homme d'état), entendant frapper à la porte. — Pour quoi laisse-t-on le droit à tous ces seigneurs de long de venir déranger des hommes comme nous ?



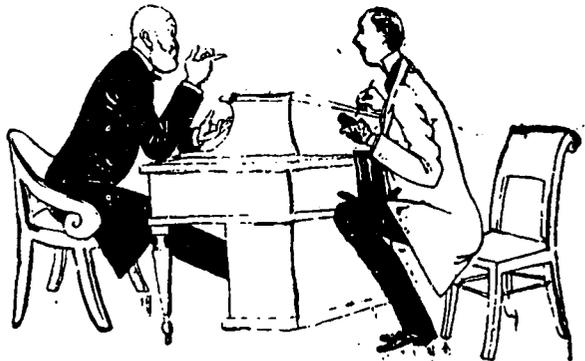
II

— Tu vas filer un peu plus vite que tu l'entres, mon homme !



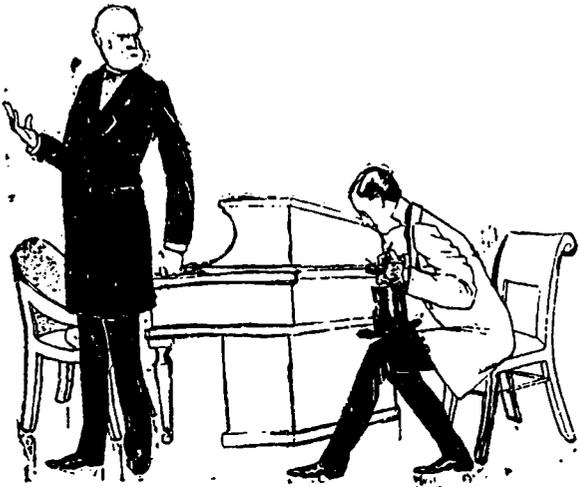
III

— Je n'ai pas le temps ; vous repasserez.



IV

*— Ah ! vous êtes le reporter du *Trombone National* ! Mon journal favori. De rudes écrivains ! Il me semblait, en effet, vous avoir rencontré chez le Premier Ministre.*



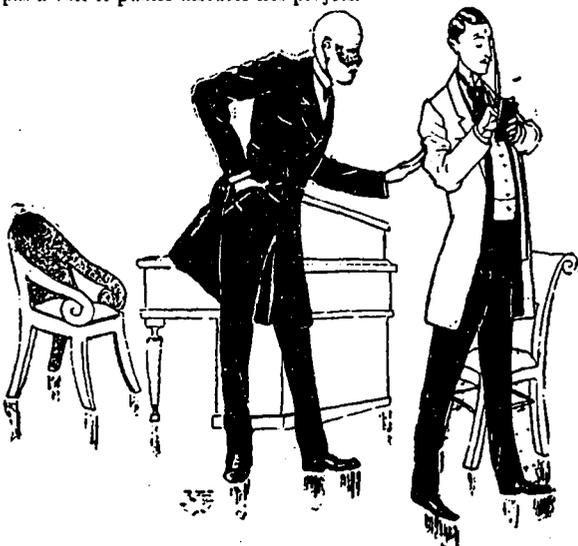
V

— Mon Dieu. Vous savez pourtant bien que nous autres, hommes politiques, nous n'aimons pas à voir le public discuter nos projets.



VI

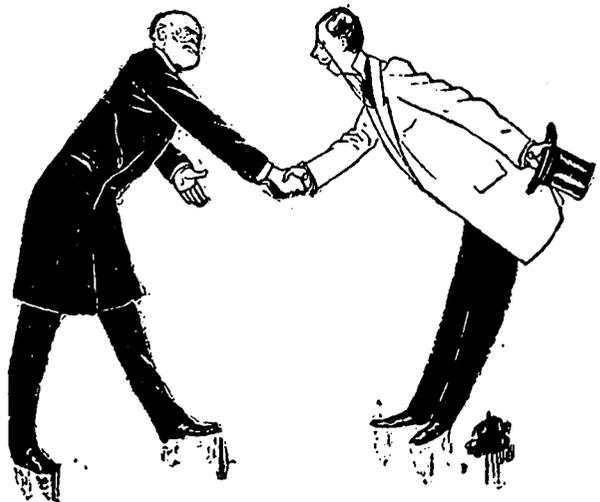
— Mais tant d'intérêts divers se trouvent concentrés dans mon dernier programme que le gouvernement serait aveugle de ne pas l'adopter. Du reste, comme je le leur ai dit, malgré mes répugnances, je ferai encore le sacrifice d'entrer dans le ministère.



VII

(Après l'entrevue.)

— Non.... Tout bien pesé, dites que je ne consentirai pas à accepter un portefeuille.... Il va sans dire, et insistez sur le point, qu'il faut néanmoins du sang nouveau dans le cabinet.



VIII

— Au revoir, monsieur. Vous m'avez fait passer le plus charmant quart d'heure de ma vie.